

Scénario du film « 1914 — Nicolas II. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze » écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

Le texte retrace comment la Première Guerre mondiale naît d'un mélange explosif : rivalités économiques, course aux armements et vanité de quelques dirigeants instables, notamment le Kaiser Guillaume II et le comte Berchtold.

L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand sert de déclencheur, mais les armées européennes sont déjà gonflées, surexcitées, convaincues qu'une guerre sera courte et glorieuse.

En Russie, le tsar Nicolas II, imprégné de mysticisme et persuadé d'être l'oint de Dieu, voit monter la puissance économique et militaire de l'empire, et se laisse séduire par l'idée d'une grande Russie militaire.

Les ministres modérés comme Kokouov, hostiles à la guerre et à la course aux armements, sont écartés avec beaucoup d'émotion mais peu de réflexion politique.

La Russie investit massivement dans l'armée, vise la parité avec l'Allemagne, se laisse flatter par ses alliés qui la présentent comme un « rouleau compresseur » européen.

Pourtant, l'appareil militaire est mal coordonné, plein de rivalités personnelles (Samsonov–Rennenkampf), de communications archaïques et d'impréparation logistique.

Les premières campagnes en Prusse-Orientale tournent à la catastrophe : une armée est encerclée, décimée, des centaines de milliers d'hommes sont tués ou faits prisonniers.

Dans les hôpitaux, c'est le chaos : manque de soins, d'organisation, d'hygiène ; malgré le dévouement remarquable de nombreuses femmes de la haute société, dont l'impératrice et ses filles.

Le pouvoir refuse d'admettre l'ampleur des défaites et camoufle l'échec par des communiqués optimistes et des victoires partielles ailleurs.

Les services de santé militaires restent sous l'emprise de protégés incompetents, que l'impératrice défend parfois par pur esprit de contradiction.

Au même moment, la société russe est emportée par une vague de patriotisme : pogroms anti-allemands, débaptisation de Saint-Petersbourg en Pétrograd, interdiction de la « petite fête allemande » qu'est le sapin de Noël.

Le monde des affaires russe se réjouit aussi de l'éviction du capital allemand, et trouve un terrain d'entente provisoire avec la monarchie.

Les officiers des deux camps croient à une guerre de quelques semaines, parfois quelques mois, alors que les rares pessimistes sont traités de défaitistes.

Les avertissements lucides, comme la note de Durnovo annonçant révolution et effondrement en cas de défaite, sont ignorés par Nicolas II.

L'auteur brise le mythe d'un tsar « père aimant » : s'il avait vraiment pensé à l'avenir de ses enfants, soutient-il, il aurait tout fait pour éviter la guerre.

Le texte avance que, par sa passivité, ses choix de personnel, son incapacité à lier politique intérieure et extérieure, Nicolas porte une lourde responsabilité dans la guerre, la révolution et la chute de la Russie impériale.

La ferveur populaire de 1914, l'illusion d'être aimé et soutenu par le peuple, aveuglent encore davantage le tsar sur la fragilité de son régime.

Au fil des années de guerre, Nicolas s'épuise physiquement et mentalement : lorsqu'il reçoit de nouveau Kokouov en 1917, il apparaît amaigri, hagard, presque au bord de la décompensation.

Le médecin Botkine refuse de voir la gravité de l'état du souverain ; ironie tragique, il sera fusillé avec lui en 1918.

Le documentaire se clôt sur l'idée que la Russie a payé très cher l'aveuglement de ses dirigeants et l'absence d'une élite responsable comparable à la bourgeoisie victorienne anglaise.

Scénario :

On considère généralement que l'assassinat de l'archiduc autrichien François-Ferdinand à Sarajevo en juin 1914 ne fut qu'un prétexte à la guerre mondiale. Les véritables causes résidaient dans la concurrence économique acharnée entre l'Angleterre et l'Allemagne, la lutte pour les marchés et les contradictions internes du capitalisme.

Mais un bon écrivain russe et brillant historien, Mark Aldanov, dit : « Par hasard, en 1914, le destin du monde se trouvait entre les mains de deux neurasthéniques. » Le premier était l'empereur allemand Guillaume, le second — le ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, le comte Léopold Berchtold von und zu Ungarschitz. Lorsque l'archiduc autrichien Ferdinand fut tué en Serbie, le comte Berchtold, célèbre pour son ambition, rédigea personnellement un ultimatum à la Serbie. Et il ne le montra pas à son supérieur, l'empereur François-Joseph d'Autriche, âgé de 84 ans, qui craignait avant tout un incendie dû à un court-circuit et ne voulait rien entendre d'une guerre. L'ambition de Berchtold fut clairement satisfaite ici, car c'est son ultimatum qui devint le premier pas vers la guerre mondiale.

Quant à l'ambition du premier neurasthénique européen, le Kaiser Guillaume, tout allait très bien sans guerre. L'Allemagne prospérait, il avait marié sa fille, et à ce mariage étaient venus un amiral anglais et le tsar russe. La fête se déroula joyeusement, sans désaccord politique.

Le 28 juin 1914, alors que Guillaume assistait à une régata à Kiel, une chaloupe s'approcha de son yacht. L'amiral Müller, qui s'y tenait, avait un papier à la main mais, ne pouvant accoster, il le glissa dans un étui à cigarettes et le jeta à bord. Ce papier annonçait l'assassinat de l'archiduc.

Guillaume aimait l'archiduc et sa femme ; de plus, il était tout-puissant et, comparé au ministre autrichien des Affaires étrangères, pouvait tout se permettre. On lui dit aussi que douze terroristes serbes se rendaient à Vienne pour l'assassiner lors des funérailles de l'archiduc. Le Kaiser ne se rendit pas aux funérailles. Il déclara qu'il fallait en finir immédiatement avec les Serbes. Cela allait de soi. Personne ne lui expliqua que cela n'allait pas tout à fait de soi et que la guerre contre la Serbie ne mettrait pas fin aux actions des terroristes serbes. Mais peut-être n'y avait-il personne désireux de le lui dire. Beaucoup d'hommes instruits en Europe pensaient alors qu'il n'arriverait rien de terrible si une guerre éclatait. Les généraux, c'était autre chose : ils pensaient qu'un malheur surviendrait si la guerre n'avait pas lieu — non seulement les généraux allemands, mais aussi les alliés français des généraux russes. De plus, le chancelier allemand déclara à l'ambassadeur britannique que le traité de neutralité de la Belgique n'était qu'un chiffon de papier. Donc la route vers la France était ouverte. L'ambassadeur rapporta cela à Londres en ajoutant que le Kaiser était « très excité par le vin et avait parlé sans interruption pendant vingt minutes ».

On racontait alors une blague : le gardien de l'au-delà, l'apôtre Pierre, accueille l'archiduc Ferdinand : « Votre Altesse, une grande suite est attendue ici après vous. » On en attendait particulièrement beaucoup de Russie.

Dans le film *La maison où j'habite* se trouve un plan célèbre : les héros principaux marchent dans une rue, et au bout apparaissent les chiffres « 1941 ». Nous réagissons toujours émotionnellement à cette scène. En réalité, les chiffres « 1914 » peuvent prétendre à notre mémoire tragique avec non moins, sinon plus, de raison. En 1914 commencèrent les événements après lesquels s'effondra l'immense pays qu'était la Russie. La Première Guerre mondiale inaugure et domine cette chaîne d'événements.

La Première Guerre mondiale est aussi appelée la Grande Guerre. Dans ce nom se trouvent l'ampleur de la tragédie, le nombre de victimes, la redéfinition de la carte de l'Europe, la terrible

suite des conséquences — bolchevisme, fascisme et, finalement, la Seconde Guerre mondiale.

Dans la combinaison même des chiffres « 1914 » et « 1941 » il y a quelque chose de mystique.

L'empereur Nicolas Alexandrovitch Romanov, régnant déjà depuis vingt ans en 1914, était enclin au mysticisme. Le nombre de contemporains qui en témoignent ne peut rivaliser qu'avec ceux qui parlent de lui comme d'un homme profondément croyant. Mysticisme et foi chrétienne semblent incompatibles. Mais leur point de rencontre dans l'âme de l'empereur russe fut sa conviction incompréhensible d'être réellement l'oint de Dieu sur la terre russe.

Pendant vingt ans, la Russie refusa d'accepter cela. Khodynka, la défaite dans la guerre russo-japonaise, 1905, une frayeur conduisant au vide du pouvoir, le terrorisme total des SR — rien de tout cela ne renforça l'autorité de Nicolas. Puis Stolypine administra le pays pendant six ans à la place du tsar, en tant que gestionnaire de crise. Ensuite, Stolypine fut assassiné. Nicolas ne vit pas là une tragédie, encore moins une tragédie nationale. Mais la disparition d'une figure aussi forte que Stolypine de la scène politique russe ne rehaussa pas davantage l'estime de soi de Nicolas. Ses impressions personnelles de la première décennie du XX^e siècle russe furent cauchemardesques et si écrasantes que l'idée de lui-même comme oint du Seigneur devait reculer.

Mais la tentation vint du côté le plus inattendu. Grâce à une politique économique et financière cohérente des Premiers ministres Witte, Stolypine et Kokovtsov — que Nicolas n'aimait pas — la Russie connaissait un puissant essor économique. Or il s'avéra que cet essor était une épreuve incroyable pour un dirigeant écrasé par ses propres complexes d'échec. Surtout lorsqu'il s'agit de l'autocrate d'un immense pays à la population croissante. Les femmes mettent au monde des enfants, donc des soldats ; les revenus augmentent ; l'instinct de conservation de l'État s'affaiblit. De plus, le souverain est avant tout un militaire. Il apprécie sa formation militaire et dit qu'il se sent le plus libre parmi les militaires.

À 11 heures du matin, le 29 janvier 1914, un courrier se présenta chez le Premier ministre — depuis deux ans à cette fonction, et depuis dix ans ministre des Finances — Vladimir Nikolaïevitch Kokovtsov, et lui remit une lettre de petit format du souverain.

C'était une lettre de renvoi, ainsi formulée :

« Vladimir Nikolaïevitch !

Ce n'est pas un sentiment d'aversion, mais une nécessité d'État profondément comprise depuis longtemps qui me pousse à vous dire qu'il me faut me séparer de vous.

Le rapide cours de la vie intérieure et l'essor étonnant des forces économiques du pays exigent une série de mesures décisives, et seul un homme nouveau pourra s'en acquitter. »

À propos de nouveauté : à la place de Kokovtsov fut nommé Goremykine, qui venait d'avoir 75 ans, et Nicolas l'installait pour la deuxième fois dans le fauteuil de Premier ministre. La première fois, il l'avait remplacé par Stolypine. Ainsi, si l'esturgeon, selon Boulgakov, n'a qu'une seule fraîcheur, un Premier ministre peut royalement en avoir deux ou davantage. Goremykine était connu comme un fonctionnaire extrêmement dépendant, attendant constamment des instructions de Nicolas.

Revenons à la démission de Kokovtsov.

À 11 heures, le vendredi 31 janvier 1914, il entra dans le cabinet du souverain.

Le souverain, revenant tout juste d'une promenade, s'avança rapidement vers Kokovtsov, lui tendit la main et, la lui gardant, se tint silencieux en le regardant droit dans les yeux.

Les contemporains notaient que lorsqu'il était ému, Nicolas fumait sans arrêt et regardait ses pieds. À Kokovtsov, il regardait dans les yeux. Puis il l'embrassa, l'embrassa deux fois encore, et lui conféra le titre de comte. Puis l'embrassa encore. Ensuite, le souverain annonça qu'il lui accordait, par souci, 300 000 roubles à verser en une fois. Kokovtsov refusa. « Eh bien, que faire », dit le souverain, contourna la table, reprit sa main. Ses yeux étaient pleins de larmes. Kokovtsov baisa sa main, il embrassa Kokovtsov sur les lèvres et ajouta : « C'est ainsi que se séparent les amis. »

Telle est la partie émotionnelle des souvenirs de Kokovtsov sur cette audience d'adieu. Maintenant, quelques émotions d'un autre genre. Le Premier ministre, aussi ministre des Finances, était un adversaire convaincu de la guerre et le seul obstacle à l'influence croissante du ministère de la Guerre. Lorsque Nicolas, le 31 janvier 1914, congédiait Kokovtsov avec larmes et embrassades, il ne pouvait manquer de comprendre ce pour quoi il pleurait. Sans cela, il n'aurait pas perdu sa maîtrise de soi. Et sa maîtrise de soi était déjà légendaire de son vivant, suscitant des propos sur un « fatalisme asiatique ».

En réalité, c'était de la retenue acquise par l'éducation. Comparaison apparemment inappropriée : mais de même que les diplômées de l'Institut Smolny à l'époque stalinienne, faisant la queue aux prisons pour apporter des colis à leurs maris, savaient cacher leurs sentiments en public. Probablement pour cette raison d'ailleurs, les photographies de Nicolas ne laissent aucune impression définie. Il a belle apparence, il est soigné, on ne peut l'imaginer élevant la voix. On peut croire qu'il devait être méticuleux, aimer l'air frais et l'ordre. Sur ce fond, la coutume de Nicolas de boire du porto non seulement avec le fromage et le dessert, mais aussi avec les plats chauds semble quelque chose de singulier.

Ainsi, les larmes lors de la démission du Premier ministre sont un événement d'une gravité évidente. La mère de Nicolas, l'impératrice douairière Maria Fedorovna, lut dans le journal du 30 janvier la nouvelle du renvoi de Kokovtsov. Le soir même, rencontrant son fils au théâtre, elle lui demanda : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Et elle reçut la réponse : « Et tu crois que cela m'a été facile ? Un jour, je te raconterai tout en détail, mais pour l'instant, je vois bien moi-même qu'il est facile de congédier un ministre, mais très difficile d'avouer qu'on n'aurait pas dû le faire. » Maria Fedorovna rapporta cette conversation à Kokovtsov et ajouta : « Nous allons droit à la catastrophe. Le souverain n'écoute que les flatteurs. Je le sens par instinct, mais je ne parviens pas à me représenter clairement ce qui nous attend. »

Le chef du gouvernement russe considérait la course aux armements comme dangereuse au plus haut degré. Elle inocule à la conscience de masse l'idée que la guerre est inévitable. La vague d'excitation nerveuse monte alors si haut qu'elle submerge même les adversaires les plus résolus de la guerre. Tout cela, le Premier ministre russe l'expliquait déjà en juin 1912 au chancelier allemand Bethmann-Hollweg lors d'une rencontre au sommet entre les empereurs russe et allemand. Le chancelier fit remarquer à son tour que la Russie avait déjà adopté en 1910 le plan de mobilisation n°18, qui considérait l'Allemagne comme un ennemi potentiel. C'était la vérité pure. Le souverain avait signé ce plan à la demande du ministre de la Guerre, et l'ennemi probable avait été approuvé au plus haut niveau.

L'essence du plan est la suivante. Nous ne frappons pas l'ennemi immédiatement. Nous l'attirons toujours plus profondément dans notre territoire, là, au cœur de la Russie, l'armée est renforcée par les réservistes appelés, puis passe à l'offensive et chasse l'ennemi de notre sol natal. Un tel plan, tout d'abord, donne assurément l'idée que le tsar russe possède un territoire immense ; il a de l'espace où attirer l'ennemi.

Deuxièmement, les lauriers de Koutouzov et de sa manœuvre forcée de 1812 ne laissent personne en repos. Et l'on oublie que cela passa par l'abandon de Moscou à Napoléon. Troisièmement, l'Allemagne répondit en 1911 par l'instauration d'un impôt militaire extraordinaire et par un nouveau programme d'armement puissant. En 1911, l'Allemagne consacre la moitié de son budget impérial total à la préparation de la guerre ; en 1913, déjà 62 %.

En 1912, le ministre russe de la Guerre, à son tour, en contournant le président du Conseil et la Douma qui adopte le budget militaire, s'adresse directement à Nicolas pour demander de l'argent. Compte tenu du rapide armement de l'Allemagne, il nous faut un crédit unique de 350 millions de roubles, plus 100 millions de roubles par an pour le ministère. Le nom du ministre des Finances Kokovtsov, qui estime que la course aux armements sape la stabilité financière du pays, devient synonyme d'« ennemi du peuple ». Le ministre des Finances répond au ministre de la Guerre : « Très bien, j'ai 450 millions de roubles libres, je les donnerai, mais je demanderai l'aide du souverain. Que le souverain ordonne, en son nom, à tous les ministres civils de ne pas demander d'argent. » Cela signifiait : tout l'argent irait à la guerre. Le souverain répondit très simplement : « Présentez-moi demain le projet de mon ordre à tous les ministres à ce sujet, et je le signerai avec une grande joie. »

Un an plus tard, à Saint-Pétersbourg, lors d'une rencontre entre les chefs d'état-major de la Russie et de la France, le général Joffre, dans une conversation mondaine avec le ministre russe des Finances Kokovtsov, remarqua non sans malice qu'il enviait le ministre russe de la Guerre Soukhomlinov, car celui-ci pouvait toujours obtenir autant d'argent qu'il voulait. En réponse, Kokovtsov montra à Joffre un document financier, et le général put voir de ses propres yeux que le ministre russe de la Guerre disposait de 200 millions de roubles, c'est-à-dire 500 millions de francs, de crédits non utilisés. En prenant congé du général Joffre, Kokovtsov remarqua : « Si un responsable ne vole pas l'argent, ce n'est pas encore un exploit. L'exploit, c'est de le dépenser à temps et à bon escient. »

En 1913, au cours d'une réunion chez le souverain sur les questions de politique intérieure et extérieure, avec la participation du Premier ministre, du ministre des Affaires étrangères, du ministre de l'Intérieur, du chef de l'état-major général et de deux grands-ducs, le ministre de la Guerre posa la question de l'augmentation de l'appel. Le Premier ministre, qui est aussi ministre des Finances, s'y opposa : « La conscription est chez nous de 570 000 hommes. Une augmentation de 120 000 ne passera pas en douceur. » Alors, du camp des « forces de l'ordre », se leva le ministre de l'Intérieur Maklakov. Son discours revenait à ceci : il ne faut pas craindre d'augmenter l'appel, au contraire, il faut tendre à ce que tous les jeunes hommes passent par l'armée, car l'armée éduque et rend au peuple des cadres physiquement et moralement aguerris.

À l'été 1914, c'est-à-dire au début de la guerre, la Russie arrive avec une armée en temps de paix de 1 423 000 hommes. Après la mobilisation, elle atteint 5 338 000 hommes. En Allemagne, avant la déclaration de guerre, l'armée compte 761 000 hommes, après mobilisation — 2 415 000. La Russie possède au moment de la guerre 7 088 pièces d'artillerie, l'Allemagne 6 528. Les fusils : la Russie — 5 millions, l'Allemagne — autant. La Russie a 263 avions et 4 100 automobiles, l'Allemagne — 232 et 4 000. Si l'on compare les moyens exotiques de faire la guerre, la Russie a 14 dirigeables et l'Allemagne 15. Certes, l'Allemagne dispose de 12 000 mitrailleuses, et nous de 4 100, et l'Allemagne compte 2 076 canons lourds, nous 240. Mais ce sont des broutilles. Nous rattraperons.

L'idée d'une parité militaire avec l'Allemagne donnait le sentiment d'un bien-être d'État. On avait envie de quelque chose d'audacieux et de grand. Les alliés jetaient de l'huile sur le feu : « La Russie est un rouleau compresseur européen. » La charge de cavalerie des cosaques produisait la plus forte impression sur les esprits européens. Les dessinateurs de journaux représentaient les cosaques dans les moindres détails. « Les ressources russes sont si grandes que l'Allemagne sera épuisée sans que

nous ayons à venir en aide à la Russie », déclara le ministre britannique des Affaires étrangères sir Edward Grey, en avril 1914, au président français Poincaré.

Il faut dire qu'à cette époque sir Edward Grey perdait déjà la vue à une vitesse catastrophique et se trouvait en plus dans une profonde dépression après la mort de sa femme. Le dirigeant russe Nicolas Romanov, lui, était alerte, sa femme était à ses côtés, mais sa vue politique était déplorable. Parmi tous les objectifs possibles, il l'avait focalisée sur l'idée que la Russie était une grande puissance militaire. Cette idée était évidente aussi pour son père, l'empereur Alexandre III, mais celui-ci, en quatorze ans de règne, n'avait pas entraîné le pays dans des conflits armés. Un jour, alors qu'Alexandre III pêchait sur la rive du golfe de Finlande, un aide de camp lui apporta un télégramme venu d'Europe, à quoi le souverain répondit brièvement mais éloquemment : « Quand le tsar de Russie pêche, l'Europe peut attendre. » Avec le trône, Alexandre ne transmet pas à son fils la patience du pêcheur.

L'ancien Premier ministre Witte formula une idée sacrilège : « Dans l'intérêt de la Russie, il ne faut pas chercher à jouer le rôle de puissance dirigeante mondiale ; il est plus opportun de se retirer au second rang des puissances mondiales, en organisant entre-temps le pays, en rétablissant la paix intérieure. » Mais de ce que Nicolas manquait le plus, c'était du lien entre politique intérieure et politique extérieure. Pour le reste, tout est simple :

26 juin — à Sarajevo, l'archiduc autrichien Ferdinand est assassiné.

20 juillet — en France, les congés du corps de commandement sont suspendus.

23 juillet — l'Autriche-Hongrie présente un ultimatum à la Serbie.

25 juillet — la Serbie décrète la mobilisation.

Tout le monde espère encore une issue pacifique, alors que Lénine, le 25 juillet, écrit déjà à Inès Armand : « Mon amie, ma très chère amie, toutes mes pensées sont à la révolution qui commence en Russie. » Le même jour où Lénine écrit cette lettre, et où le président français Poincaré est en visite à Saint-Pétersbourg, le petit-fils d'Alexandre III, Alexeï, fils de Nicolas II, écrit à sa grand-mère Marie Feodorovna : « Chère grand-mère, le président Poincaré m'a offert un merveilleux nécessaire de bureau. Aujourd'hui, tous — maman, papa, mes sœurs — sont au défilé. Qui t'aime, Alexeï. »

28 juillet — l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.

29 juillet — bombardement de Belgrade.

29 juillet — la Russie décrète la mobilisation partielle.

31 juillet — début de la mobilisation générale en Russie et en Autriche-Hongrie.

31 juillet — l'Allemagne présente un ultimatum à la Russie : si vous ne cessez pas la mobilisation, ce sera la guerre. L'ultimatum expire le 1^{er} août à midi. Nicolas ne donne aucune réponse à Guillaume.

Le 1^{er} août 1914, Nicolas et sa sœur, la grande-duchesse Olga, assistent à une revue des troupes à Krasnoïe Selo. Olga demande à son frère s'il convient qu'elle reste afin, en cas de déclaration de guerre, d'accompagner personnellement au front le régiment de hussards d'Akhtyrka, dont elle est chef. « Ne t'en fais pas, ma chérie, répond l'empereur. Il n'y aura pas de guerre. Rentre à la maison. » La grande-duchesse Olga repart à Saint-Pétersbourg. Elle prend son bain lorsqu'un courrier arrive de la part de Nicolas et lui annonce que l'Allemagne a déclaré la guerre.

À 19 h 10, l'ambassadeur d'Allemagne Pourtalès se présente chez le ministre russe des Affaires étrangères, Sazonov, et, sous le coup de l'émotion, lui remet deux variantes de la réponse allemande : si la Russie cesse la mobilisation — la paix, si elle ne la cesse pas — la guerre. Le ministre russe des Affaires étrangères répond : « J'ai le courage de prendre sur moi la responsabilité d'une guerre

qui rendra la Russie plus forte que jamais. »

Dans la nuit du 1^{er} au 2 août, Nicolas fait venir auprès de lui l'ambassadeur britannique Buchanan et travaille avec lui de 11 heures du soir à une heure du matin. En sa présence, il compose un télégramme extrêmement long au roi d'Angleterre George. Vers une heure et demie, Nicolas passe voir l'impératrice pour boire le thé, puis il prend un bain et se dirige vers sa chambre, lorsque son valet Teteriatnikov le rattrape avec un télégramme de l'empereur Guillaume. Quelques heures après la déclaration de guerre à la Russie, Guillaume tente encore, une dernière fois, de convaincre Nicolas de ne pas entraîner la Russie dans la guerre.

Le destin, sous les traits du valet Teteriatnikov, interpella Nicolas au moment où il agrippait la poignée de la porte de sa chambre. Pourquoi donc Nicolas, le fataliste, ne prêta-t-il pas l'oreille au destin, lorsqu'il le saisit par la manche ? Il était pourtant obligé de savoir que les armées de Samsonov et de Rennenkampf, qui devaient partir en Prusse-Orientale pour détourner les forces allemandes du front Ouest, c'est-à-dire pour sauver Paris, eh bien, ces deux armées russes partiraient sans coordination, sans liaison. Les messages radio seraient envoyés en clair, comme on dit, ce qui étonnerait au plus haut point les Allemands et leur donnerait des informations complètes. Les généraux Samsonov et Rennenkampf ne se parlaient plus depuis la guerre russo-japonaise. Nicolas avait personnellement empêché un duel entre eux.

Nicolas devait savoir que les communications entre le commandant du front Nord-Ouest, Jilinsky, et les commandants d'armée seraient assurées de manière incroyable : depuis Jilinsky, un aide de camp part en

automobile jusqu'au bureau de poste de Varsovie, envoie un télégramme au général Samsonov, puis refait une centaine de kilomètres pour aller y chercher la réponse. Le grand-duc Oleg Konstantinovitch, qui combat sous les ordres de Rennenkampf, écrit dans son journal : « Le convoi est loin. Nous restons tous sans cuisine, sans rien. Quatorze jours dans le même linge. (C'est un grand-duc !) J'ai moi-même égorgé vingt poules. Les soldats n'ont ni tabac ni cigarettes. Je partage avec eux ce qu'on m'envoie de la maison. » De la maison, c'est-à-dire de chez le grand-duc Constantin Constantinovitch. Outre Oleg, deux autres de ses fils combattent comme hussards — Gavriil et Igor. Souvenirs de Gavriil : « Les chevaux avancent avec de l'eau jusqu'au ventre dans un marécage visqueux, tombent, sont engloutis par la tourbière et disparaissent. Les hussards, sans chevaux, rampent dans le marais, certains ne sont plus visibles à la surface. Igor s'enfonce jusqu'au menton, au-dessus de la tourbe on ne voit que sa tête et ses mains levées. Je l'ai tiré à grand-peine. Les Allemands, voyant que nous nous noyions, se sont retirés plus loin. »

Le grand-duc Oleg sera mortellement blessé et mourra à 22 ans. Il sera enterré à Ostashevo, sur la haute rive de la rivière Ruza.

Beaucoup de ceux qui reviennent du front parlent de pillage. Les soldats sont fouettés pour pillage. Rennenkampf fait fusiller impitoyablement les maraudeurs. Au journal La Pensée de Kiev fut envoyée une correspondance sur les exactions des cosaques en Galicie. Elle fut imprimée, mais partout on remplaça le mot « cosaques » par « Allemands ». Interrogé à ce sujet, le rédacteur répondit : « Nous vivons en Russie, et chacun sait que sous le mot "Allemands" il faut entendre "cosaques". »

L'armée de Samsonov, en Prusse-Orientale, sera encerclée et détruite au 30 août. Trente mille soldats seront tués, 92 000 faits prisonniers. Soixante trains de trophées seront envoyés en Allemagne. Le général Samsonov se suicidera, bien que la guerre offre d'autres possibilités d'en finir avec la vie. Rennenkampf restera inactif tout ce temps. Le commandant de front Jilinsky ne coordonnera pas les actions des armées. Rennenkampf commencera une retraite indépendante. Il perdra 145 000 hommes, mais parviendra à sauver une part importante de son armée. Samsonov et

Rennenkampf sont les meilleurs généraux que l'armée russe soit capable d'aligner. D'août à décembre 1914, la Russie perdra 1 350 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

En octobre, Nicolas et l'héritier, Alexeï, âgé de dix ans, quittent Saint-Pétersbourg pour un mois de tournée dans la zone proche du front. Remise de croix de Saint-Georges, visites de postes de secours. Près de Rovno, debout devant un rang de soldats, Nicolas demande de lever la main à ceux qui sont au front depuis le tout début. Quelques mains se lèvent. Il y aura des compagnies entières où aucune main ne se lèvera. Cela signifie : ceux qui sont partis à la guerre en août sont tous morts.

En 1914, Nicolas remettra la troisième croix de Saint-Georges au fameux héros cosaque Kouzma Kryoutchkov. D'ailleurs, en Russie, un titulaire complet de l'ordre de Saint-Georges recevait 136 roubles or par an, 100 dessiatines de terre, la noblesse héréditaire, le premier grade d'officier et l'exemption d'impôts. Le pouvoir soviétique n'offrira pas à ses héros une telle protection sociale. Après avoir combattu toute la Première Guerre mondiale, Kryoutchkov, après la révolution, au début de 1918, forme un détachement partisan blanc. Son dernier combat, le cornet Kryoutchkov le mène déjà au sein de l'armée blanche du Don. L'Armée rouge, dans cette bataille près du stanitsa Ostrovskaïa, est représentée par des mercenaires chinois. Le titulaire de l'ordre de Saint-Georges Kryoutchkov est grièvement blessé par un mitrailleur chinois mercenaire. Et dans la nuit, dans l'isba où Kryoutchkov agonise, arrive, ivre, le commandant d'armée Boudionny qui hurle : « Lève-toi, vermine blanche ! » Kryoutchkov lui crache au visage. Boudionny abat d'un coup de sabre, d'un geste viril, Kryoutchkov, grièvement blessé et étendu devant lui.

À partir de la fin août 1914, un hôpital est ouvert au Grand Palais de Tsarskoïe Selo, sous le nom de « Lazaret particulier de Sa Majesté ». L'impératrice et ses filles aînées, Olga et Tatiana, suivent une formation de sœurs de charité en temps de guerre. Leur enseigne le médecin-chef de l'hôpital de Tsarskoïe Selo, chirurgien décoré, spécialiste des opérations abdominales, la princesse Vera Ignatievna Guedroïtz. Dans les devoirs de la partie féminine de la famille de Nicolas entrent les pansements et la désinfection des plaies, le changement de la literie des blessés ; elles assistent aux opérations, emportent les bras et les jambes amputés.

Plus tard, un lazaret pour grands blessés est ouvert au palais d'Hiver. Tous les salons d'apparat sont réquisitionnés, à l'exception de la salle de Saint-Georges. Une partie des tableaux et des statues est enlevée, les sols sont recouverts de linoléum. Les blessés sont portés par l'escalier de la Nativité (d'Ordre de l'Épiphanie). Dans la salle Nikolaïev — les blessés à la tête et à la colonne vertébrale. Dans la galerie de l'Est — les blessures aux membres. Dans la salle des Armoiries — les blessures à la cavité abdominale et à l'articulation de la hanche. Les plus graves — dans la salle Pierre-le-Grand, derrière des paravents. Le bloc opératoire — dans la pièce derrière la salle Alexandre. La salle de pansements — dans la salle des Maréchaux. Dans chaque salle — jusqu'à 200 personnes. De grands spécialistes travaillent là. Les sœurs de charité sont dirigées par la baronne Ikskoul. La plupart des femmes de la haute société russe ont supporté honnêtement toutes les difficultés du travail dans les hôpitaux. Elles diront ensuite que la vie misérable en émigration, après le travail dans les lazarets, ne leur faisait plus peur.

Honneur et gloire à elles. Mais, dans l'administration sanitaire militaire d'État, règne un chaos complet. En 1914, le commandant en chef, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch, insistait pour la destitution du chef de ce service, un certain Evdokimov. On ne le renvoyait pas, car il jouissait de la faveur du ministre de la Guerre Soukhomlinov et de l'impératrice. On disait qu'Alexandra Feodorovna voulait simplement agir à l'encontre de sa belle-mère.

Le 23 août, 9 000 blessés sont amenés à Moscou. On les jette sur la paille dans le lazaret de l'université Chaniavski (c'est aujourd'hui la RSUH). Sans nourriture. Sans médecins. Dans les hôpitaux militaires, la pénurie de tout est totale, les blessés sont à moitié nus. L'Union des

zemstvos envoie du linge — le commandement militaire en interdit l'utilisation.

Quand le tsar arrive dans un hôpital, c'est la pagaille complète. À l'hôpital de Lefortovo, lors d'une visite du tsar, on construit un mur pour séparer les grands blessés, afin que le tsar ne les voie pas. L'hôpital est surpeuplé. On évacue en hâte les « surnuméraires », plusieurs milliers d'hommes restent une semaine dans des wagons sur des voies de garage.

Ordre du commandement militaire : si un officier russe ne se trouve pas à temps dans sa salle, on doit lui enlever son pantalon. La mesure des pantalons prend racine. Dans certains hôpitaux, on enlève les pantalons même aux médecins prisonniers de guerre qui assistent nos médecins. Ils circulent en caleçon long. Les sœurs, prises de pitié, leur cousent, à leurs frais, des pantalons chauds.

Personne ne donnera d'évaluation lucide de la défaite en Prusse-Orientale. La catastrophe sur le front de l'Est sera couverte par des communiqués sur des victoires au sud et au sud-ouest. Le ministre Soukhomlinov donnera des interviews optimistes. L'officier de liaison britannique auprès de l'état-major de l'armée de Samsonov, témoin de sa tragédie, fera rapport à Churchill, alors Premier Lord de l'Amirauté : « Le principal malheur de la Russie, c'est le désir de farder la situation de toutes les manières. »

Nicolas connaissait très mal les hommes, mais il se devait de connaître ce trait de son entourage. Sergueï Ioulievitch Witte le dit très clairement : « Le souverain le savait et le permettait. » Et encore : « Un tsar qui n'a pas un caractère de tsar ne peut apporter le bonheur au pays. »

Un an avant la guerre, l'ancien président de la Douma d'État, Alexandre Ivanovitch Goutchkov, fut interviewé en tant que spécialiste de l'opinion publique. Les questions étaient les suivantes : Faut-il ou non commencer la guerre ? Si la guerre a lieu, y aura-t-il une révolution ? Goutchkov répondit que la guerre signifie une révolution inévitable. Le souverain peut compter uniquement sur la fidélité des régiments de la Garde.

En février 1914, l'ancien ministre de l'Intérieur du gouvernement Witte, P. N. Dournovo, adressa à Nicolas une note dans laquelle il écrivait que la guerre serait mortelle à la fois pour la Russie et pour l'Allemagne. « Dans le pays vaincu, une révolution sociale est inévitable. Elle se propagera inévitablement aussi dans le pays vainqueur, parce que l'Allemagne et la Russie sont beaucoup trop étroitement et anciennement liées. La guerre créera des conditions particulièrement favorables à la révolution en Russie. » P. N. Dournovo voyait juste comme s'il regardait dans l'eau (et pour la Russie, et pour l'Allemagne). Nicolas lut cette note. Mais ce n'est pas là l'essentiel.

Nicolas aurait pu épargner à la Russie la Première et la Seconde Guerres mondiales, ainsi que la révolution, dans la nuit précédant le début de la guerre, si, au moment précis où il posa la main sur la poignée de la porte de la chambre qu'il partageait avec sa femme, lui, l'empereur de Russie, avait pensé à ses enfants — à ses quatre filles et à son garçon malade. S'il avait, à cet instant, laissé libre cours à ses émotions et, dans toute la force de ses sentiments de père, s'était représenté leur possible fin cauchemardesque. Alors, à travers le voile sanglant des quatre années à venir, il se serait vu descendre au sous-sol avec son fils dans les bras, il se serait vu qu'on lui arrache son fils et qu'on le place contre un mur avec ses filles. Il aurait clairement entendu le bruit des balles frappant ses enfants, entendu le cri et le gémissement de ces voix qui lui étaient chères, aurait vu comment on achevait ses filles à coups de baïonnettes et de crosses, et comment on tirait encore deux fois dans l'oreille de son fils de quatorze ans.

Ne résiste pas à la critique le mythe principal sur Nicolas — le mythe selon lequel il était un homme qui, plus que tout au monde, aimait sa famille. S'il avait su aimer ses enfants, il les aurait protégés,

non seulement eux, mais aussi la Russie.

Au matin du 2 août 1914, Nicolas annonça à l'ambassadeur de France Maurice Paléologue : « J'ai dormi d'un sommeil exceptionnellement profond. Quand je me suis réveillé, j'avais l'impression qu'un poids était tombé de mon âme. J'ai senti que tout était fini à jamais entre Guillaume et moi. »

Le 2 août 1914, à 15 h 30, un office de prière solennel fut célébré dans la salle Saint-Georges, auquel assistaient environ cinq mille personnes. Principalement des officiers. Ils étaient en tenue de campagne. À la fin de l'office, Nicolas annonça le début de la guerre : « Officiers de ma Garde, en votre personne je salue toute mon armée et je la bénis. Je jure solennellement de ne pas conclure la paix tant qu'il restera ne serait-ce qu'un seul ennemi sur notre sol. »

Cette déclaration est la répétition exacte des paroles prononcées par Alexandre Ier en 1812.

Puis le souverain se rendit dans les salles donnant sur la place du Palais et sortit au balcon.

À la vue du souverain, l'immense foule qui encombrait la place du Palais tomba à genoux et entonna « Dieu, garde le tsar ». Le tsar voulut dire quelque chose, mais fut couvert par un tonnerre de « Hourra ! ». Le président de la Douma d'État, Mikhaïl Vladimirovitch Rodzianko, se frayant un chemin dans la foule, demanda aux ouvriers qu'il croisait ce qu'il adviendrait maintenant des grèves : « C'était notre affaire de famille ; à présent, nous venons à notre tsar comme à un étendard, et nous irons avec lui au nom de la victoire sur les Allemands. »

La guerre fut accueillie partout avec une sorte d'ivresse. Dans les domaines, les paysans venaient dire adieu aux maîtres, c'est-à-dire recevoir leur pourboire. Les paysans en chemises éclatantes, en habits de fête, certains, par beau jour d'été, en galoshes vernies. Le futur chef du gouvernement provisoire, Alexandre Fedorovitch Kérénski, témoigna : « Si l'on tient compte de l'immensité du pays, les résultats de la mobilisation sont impressionnants : seuls 4 % des hommes astreints au service ne se sont pas présentés à temps dans leur unité de rattachement. »

Pour la Russie, la guerre commença par le pogrom de magasins appartenant à des Allemands russes. Le troisième jour, on s'en prit à l'ambassade d'Allemagne : le portier s'enfuit sur le toit où il fut tué, la foule envahit l'hôtel particulier, brisa les vitres, jeta par les fenêtres les meubles, le marbre et le bronze de la Renaissance. Au matin du 5 août, le colonel de gendarmerie Sizov rapportait au ministre de l'Intérieur Maklakov : « En somme, Votre Excellence, les Germains ont eu l'honneur de brûler jusqu'au dernier. »

Le 31 août, par un oukase de Nicolas, Saint-Pétersbourg fut rebaptisée Pétrograd. Certains porteurs de noms allemands s'adressèrent à Nicolas pour demander la russification de leurs patronymes. Nicolas ne donna pas son accord.

Un jour, la princesse Zinaïda Nikolaïevna Youssoupova fit remarquer au souverain que la société était irritée contre les "Allemands" de la cour. « Chère princesse, répondit le souverain, que puis-je y faire ? Ils m'aiment. Il est vrai que beaucoup sont âgés et ont perdu la tête, comme ce pauvre Fredericks. Il y a trois jours, il est venu vers moi, m'a tapé sur l'épaule et a dit : "Et toi, mon vieux, tu es là aussi ? Tu es, toi aussi, invité à dîner ?" »

Le 8 août eut lieu une séance historique de la Douma d'État. Tous les ministres étaient présents, ainsi que les diplomates des puissances alliées. Le discours du ministre des Affaires étrangères Sazonov fut salué par une ovation. On sentait des larmes dans sa voix. Le ministre des Finances Barn fit à la Douma un rapport sur l'excellent état des finances et sur le fait que les fonds conservés

à Berlin avaient été évacués à temps.

À ce moment-là, Lénine envoya un télégramme à Kamenev. Il donnait des instructions claires. Les députés bolcheviks devaient déclarer, en pleine solitude, à la tribune de la Douma, qu'ils étaient contre la guerre et qu'ils souhaitaient la défaite de la Russie, car cela conduirait à la guerre civile et à la victoire de la classe ouvrière.

Avec Lénine, la guerre suscita aussi l'enthousiasme du monde des affaires russe. Celui-ci avait ses propres raisons, économiques. Le capital allemand dominait le marché russe dans les secteurs de base. Avant même la guerre, le monde des affaires avait tenté d'influencer le pouvoir afin de fermer le marché russe à l'Allemagne. Une telle politique économique était saluée par les Anglais.

La reine Victoria d'Angleterre, grand-mère de l'impératrice russe Alexandra Feodorovna, l'épouse de Nicolas II (les Anglais l'appelaient Alix), régna sur l'Angleterre de 1837 à 1901. Si l'on traduit cela en réalités russes, cela va de Nicolas Ier à Nicolas II. Ou de Pouchkine à Blok. Et son règne constitua pour la Grande-Bretagne toute une époque, la période victorienne.

Sur Montpelier Square, un des vieux quartiers respectés de Londres, l'écrivain anglais John Galsworthy installa son Forsyte, type classique de l'homme de l'époque victorienne. Forsyte, et ceux de son espèce, sont des propriétaires. Lucides, sûrs d'eux, ils se sont déjà débarrassés des complexes propres aux parvenus sortis récemment des couches inférieures. Leur légendaire bon sens les pousse à mépriser les bavards et les radicaux, à valoriser la stabilité, à respecter le travail et l'argent. À la fin de l'ère victorienne, c'est-à-dire au début du XX^e siècle, ces gens étaient devenus le pilier de l'Angleterre. La Russie n'a pas vu éclore un nombre suffisant de tels hommes. Et cela lui coûta cher.

En 1914 commence une courte période d'unité politique entre le monde des affaires russe et la monarchie russe. L'écrivain Mikhaïl Priichvine note qu'avec le début de la guerre, les voyous et les membres des Cent-Noirs disparurent des campagnes. En effet, en 1914, la Russie entière devint instantanément nationaliste. Pour parfaire le tableau de cette exaltation patriotique générale, à Noël, le Saint-Synode interdira le sapin de Noël « comme une fantaisie allemande ennemie, étrangère au peuple orthodoxe ».

Il faut dire avec regret que, même avant que tout ne s'enclenche, avant que l'Autriche ne déclare la guerre à la Serbie, le 26 juillet, une gigantesque manifestation de rue avait déjà eu lieu à Saint-Pétersbourg. La foule criait : « Vive la guerre ! » 1905 était oublié, Nicolas sentait qu'il était aimé.

Les officiers russes pensaient que la guerre durerait six semaines ; ils se demandaient s'il fallait emporter tout de suite l'uniforme de parade pour entrer dans Berlin ou si on la leur enverrait au front par le premier courrier. Les officiers allemands, de leur côté, comptaient déjeuner à Paris le 2 septembre. Un attaché militaire britannique très bien informé à Bruxelles déclara qu'il existait des raisons financières pour lesquelles les grandes puissances ne pourraient tenir longtemps. Il tenait cela du Premier ministre, qui lui-même disait que c'était l'opinion de Lord Haldane. À Saint-Pétersbourg, les pessimistes qui affirmaient que la guerre durerait six mois étaient accusés de défaitisme.

Un an avant le début de la Première Guerre mondiale, mourut le maréchal Alfred von Schlieffen, grand théoricien militaire, chef de l'état-major allemand jusqu'en 1905. Il est l'auteur de la théorie de la guerre éclair, ou guerre fulgurante. L'idée de Schlieffen consistait à porter un coup de flanc, en passant par la Belgique, pour écraser rapidement les forces principales de la France et se jeter ensuite sur la Russie. C'est précisément ce plan Schlieffen que le Reichswehr allemand tenta de mettre en œuvre autant pendant la Première que pendant la Seconde Guerre mondiale.

En 1914, le plan de guerre éclair était mis en œuvre par le chef de l'état-major général allemand, Helmuth von Moltke. Le colonel-général von Moltke était convaincu que la guerre serait longue et épuisante.

Le 19 janvier 1917, à 11 heures du matin, l'ex-Premier ministre Vladimir Nikolaïevitch Kokovtsov, limogé en 1914, se rend à Tsarskoïe Selo pour une audience auprès de Nicolas. Lorsque Kokovtsov entre dans le cabinet, le souverain se tient à la fenêtre, tout près de la porte d'entrée. Il ne propose pas à son visiteur de s'asseoir. L'apparence de Nicolas est telle que Kokovtsov s'enquiert de son état de santé.

Il avait terriblement maigri, son visage s'était creusé et couvert de petites rides. Ses yeux s'étaient décolorés, avaient complètement perdu leur nuance brun foncé, le blanc était tout jaune. Son regard passait sans cesse d'un objet à un autre.

Kokovtsov dit : « Votre Majesté, ceux qui vous voient souvent ne remarquent peut-être pas votre changement. »

Le souverain lui répond, avec une expression d'impuissance : « Je suis en bonne santé et alerte, il me faut simplement rester longtemps assis sans bouger. Peut-être ai-je mal dormi cette nuit. Je vais faire un tour dans le parc et je retrouverai meilleure mine. »

Le souverain n'arrive pas à se rappeler pourquoi il a convoqué Kokovtsov. Avec un étrange sourire inconscient, il regarde son interlocuteur comme s'il cherchait auprès de lui du soutien. Il est complètement désorienté, le silence se prolonge trop. Continuant de sourire, le souverain dit : « Je ne suis pas prêt aujourd'hui à parler. J'y réfléchirai, je vous écrirai, et lors de notre prochaine entrevue nous discuterons alors de tout en détail. » Avec le même sourire, le souverain tend la main à Kokovtsov et ouvre lui-même la porte donnant sur l'antichambre.

Dans l'antichambre se trouve le docteur Botkine. Kokovtsov s'adresse à lui : « Ne voyez-vous pas que le souverain est à la veille d'une maladie mentale, si tant est qu'il n'est pas déjà sous son emprise, et que vous porterez une lourde responsabilité si vous ne prenez pas de mesures ? » Le docteur Botkine répond que le souverain est simplement fatigué.

C'était cinq semaines avant la révolution de Février. En 1918, le docteur Botkine sera fusillé avec Nicolas.